



HAL
open science

Introduction

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. Introduction. Daniel Pinson, ed. Métropoles au Canada et en France, Dynamiques, politiques et cultures, Presses Universitaires de Rennes, pp.9-14, 2008, Espace et territoires, 978-2-7535-0632-9. halshs-01526303v2

HAL Id: halshs-01526303

<https://shs.hal.science/halshs-01526303v2>

Submitted on 13 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Métropoles en France et au Canada

METROPOLES
EN FRANCE ET AU CANADA,
Dynamiques, politiques et cultures

Actes du Colloque
Blanche Lemco van Ginkel

Aix-Marseille 8-10 novembre 2005

CIRTA /IAR en association avec le
Centre Saint-Laurent de l'IEP d'Aix

Université Paul Cézanne Aix-Marseille III

Présentation

par Daniel Pinson, Professeur d'urbanisme,
Directeur du CIRTA, Université Paul
Cézanne Aix-Marseille III

Le présent ouvrage rassemble l'essentiel des contributions présentées lors du Colloque sur les « Métropoles en France et au Canada, regards croisés » qui s'est ouvert à l'occasion de la journée mondiale de l'urbanisme 2005 et s'est prolongé les 9 et 10 novembre. Il constituait également une manifestation scientifique en l'honneur de Madame Blanche Lemco van Ginkel, co-fondatrice de l'Ordre des Urbanistes du Québec, venue recevoir le grade de *Doctor Honoris Causa* de l'Université Paul Cézanne.

Blanche Lemco, née en 1923, est doublement liée à Aix-Marseille et à Montréal. Après de brillantes études d'architecture à l'Université McGill, Blanche Lemco a activement participé aux réunions des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (les CIAM), en particulier au Congrès d'Aix de 1953. Elle y présenta, alors qu'elle enseignait à l'Université de Pennsylvanie, une grille analytique, telle que la demandait les organisateurs des CIAM, sur les Lewittown, ces maisons à prix abordable qui ont participé à la formation de la ville nord américaine et qui n'ont pas été sans influence sur la production de nos banlieues pavillonnaires. Auparavant, Blanche, alors étudiante, avait été stagiaire dans le fameux atelier de la rue de Sèvres de Le Corbusier. Elle eut l'occasion d'y travailler au dessin du toit terrasse de l'Unité d'habitation de Marseille.

Bien des choses liait donc Blanche Lemco, qui y fit également connaissance de son futur époux, Sandy van Ginkel, à la région urbaine d'Aix-Marseille, avant qu'elle ne

fonde avec son mari une agence d'architecture et d'urbanisme au moment où Montréal s'apprêtait à devenir la grande métropole nord américaine que nous connaissons. Leur agence joua notamment un rôle important dans la préservation du Vieux Montréal qui faillit être sérieusement amputé par une autoroute coupant définitivement la vieille ville de son rapport au fleuve Saint-Laurent. Un acte dans l'esprit des années 60 que Marseille subit à la même époque avec la construction de l'A55, autoroute aérienne, qui lui donna un temps une flatteuse réputation de ville à l'américaine mais aujourd'hui remis en cause dans le cadre du grand projet de ville Euroméditerranée.

C'est en cette circonstance aussi que Blanche Lemco fût associée à la création de l'Ordre des urbanistes du Québec. Cette création était lourde de sens : elle affirmait que la ville ne pouvait faire l'objet d'aménagements séparés, secteur par secteur, dissociant la question des infrastructures de mobilité des problèmes de conservation historique et de rénovation urbaine. L'urbanisme permettait de faire apparaître la nécessaire interrelation entre tous ces aspects des problématiques urbaines. Il s'annonçait ainsi une autre logique, non sectorielle, dans la fabrication de la ville qui a mis du temps à être admise. Cette expérience issue d'une position réfléchie, Blanche Lemco l'a mise en application par la suite dans une vocation d'enseignante : les étudiants de l'IAR ont pu en mesurer la flamme dans les conversations qu'ils ont eus avec Blanche au long de son trop court séjour, et malgré son grand âge. Elle occupa ainsi d'éminentes fonctions en particulier à la Faculté d'architecture et de paysage de Toronto dont elle fut Doyenne dans les années 80, ainsi qu'à la tête de l'association des Ecoles d'architecture nord américaines, au cours de la même période.

Blanche Lemco van Ginkel avait toutes les raisons d'ouvrir la journée mondiale de l'urbanisme et dans les quelques feuillets d'un discours en français (dont elle a parfaitement gardé la maîtrise bien qu'elle réside depuis longtemps à

Toronto), elle a pu transmettre, devant une assistance attentive, réunie à l'occasion de la journée mondiale de l'urbanisme 2005 dans la grande salle de conférence de l'Alcazar de Marseille, un message émouvant qui a souligné avec une grande force de conviction les enjeux et les défis grandissants qui attendent désormais les urbanistes.

Ainsi, en se saisissant du thème des métropoles françaises et canadiennes, le CIRTA a souhaité aborder un thème qui avait occupé Blanche Lemco au moment où Montréal, en préparant l'exposition universelle de 1967, était en passe de devenir la grande métropole que nous connaissons aujourd'hui. Au tournant du troisième millénaire, il est devenu un sujet d'une actualité encore plus cruciale, même si ses manifestations les plus radicales s'observent moins aujourd'hui dans les pays industrialisés que dans les pays dits émergents. Pourtant si la croissance des métropoles occidentales est restée modérée, au-dessous des estimations qui étaient faites dans les années 60, leurs mutations sont bien réelles et profondes. La phase ultime de la production industrielle fordiste, la nouvelle révolution de l'électronique, et ses effets sur les modes de vie, en particulier l'importance qu'ont prise les échanges et la mobilité des biens et des personnes ont provoqué de profondes mutations métropolitaines qui ont substitué la ville diffuse à la ville close, l'urbain généralisé à la ville compacte.

Ces mutations concernent au plus haut point les urbanistes dans l'intégralité de leurs dimensions, tant du point de vue de la forme urbaine que du point de vue de la gouvernance des agglomérations, mais aussi de la culture métropolitaine surgie à la faveur des innombrables échanges qu'engendre la mondialisation. Ce sont à notre sens les trois dimensions principales qui interpellent particulièrement les urbanistes aujourd'hui. L'ampleur et la complexité des enjeux qu'elles soulèvent appellent à la fois de nécessaires spécialisations dans le champ de l'urbanisme, mais elles exigent aussi, et

peut-être plus que jamais, une posture interdisciplinaire qui pare à l'enfermement et à l'aveuglement auxquels exposent la spécialisation et la sectorisation.

Au cours de la seconde moitié du siècle passé, on a en effet pris conscience des limites d'un urbanisme qui avait tendance à se résumer dans des dispositifs techniques ou réglementaires conçus par une techno-bureaucratie n'entretenant pas le moindre doute sur ses expertises et la rationalité sur laquelle elles se fondaient. Les sciences humaines et sociales, pointant des dysfonctionnements visibles ou larvés, sont bientôt venues apporter des éclairages qui ont déstabilisé les certitudes de la technocratie comme de l'administration. L'illusion d'un urbanisme trop assuré d'apporter des solutions au développement de la ville par les seules performances les plus sophistiquées des techniques du génie civil ou administratif, comme le mythe de sa rationalité instrumentale, n'ont pas tardé à s'effondrer.

Les dynamiques urbaines, première grande catégorie caractérisant la ville ou l'urbain, ne sont donc plus appréhendées aujourd'hui comme la reproduction pure et simple des tendances antérieures, saisies de manière essentiellement quantitative. Leur analyse exige désormais un niveau d'expertise très élaboré, à la fois quantitatif et qualitatif, condition d'une prospective perspicace, s'appuyant à la fois sur les sciences sociales et sur les sciences de la nature, et sur l'interaction vérifiée, avec le réchauffement climatique notamment, des facteurs respectifs de ces champs distincts. Dans le même ordre d'idée, dans le champ de l'urbain, la part sociale et la part matérielle de ces dynamiques ne peuvent plus être considérées et traitées isolément, comme si la forme urbaine se réduisait à de purs arrangements techniques et les pratiques sociales à de simples activités mécaniques nécessitant des réserves d'espace affectées à des fonctions précises, avec des surfaces suffisantes et des liaisons adaptées. La ville est aussi la Cité et ses habitants-citadins-citoyens exigent d'elle de dépasser les réponses purement

fonctionnelles comme attentes premières, en offrant une urbanité qui lui donne sens comme lieu de vie en société, du « vivre ensemble ».

De la même manière, l'administration de la ville, seconde grande catégorie considérée par l'urbanisme, ne peut se résumer dans la distribution de services dont les entreprises et les habitants seraient les simples consommateurs. D'une part l'extension des agglomérations nécessite une redéfinition permanente des territoires et des échelles pertinents d'analyse et d'actions. En plus de devoir surmonter les positions acquises, les intérêts et les routines politiques qui s'y sont sédimentés, il faut aussi dépasser des oppositions ou des indifférences, en particulier entre le public et le privé, qui font obstacle à des coopérations plus efficaces pour l'ensemble de la communauté résidante et permettent de mobiliser des moyens à la hauteur des enjeux d'un autre développement urbain, moins avide d'efficacité économique immédiate et plus respectueux des écosystèmes. Là encore les sciences humaines et sociales ont bousculé des schèmes de pensées qui réduisaient au droit les règles et les modalités du vivre ensemble et les allocations d'espaces qui en résultaient. Après la contribution initiale de la sociologie urbaine sur les rapports entre urbanisme et société, la science politique, en développant considérablement ses études sur les modes de coopération entre la puissance publique et la société civile dans la diversité de ses composantes, et en étendant le concept de gouvernance à l'action urbaine a apporté une expertise renouvelée qui a été reprise sous des formes spécifiques par l'urbanisme.

Il est enfin un aspect subsidiaire de l'urbanisme que l'étape techno-administrative de son passé récent a largement occulté, bien qu'il ait pu participer de ce supplément d'âme dont disposait autrefois la part la plus cultivée des milieux de l'urbanisme, aujourd'hui quelque peu oubliée. Cette troisième dimension recouvre les représentations de la ville, la culture et l'imaginaire nés de l'expérience de la ville dans la diversité de

ses manifestations, depuis les idées que s'en fait la société, les idéaux qu'une insatisfaction de sa réalité font naître, jusqu'aux dess(e)ins qui alimentent ses projets et aux fictions qui en dévoilent les sens cachés. Le désenchantement qui a frappé les grands mythes techniques et politiques issus de la première révolution industrielle ont donné à cette dimension une place de plus en plus grande. Beaucoup d'aménageurs et d'urbanistes, échaudés par les dérives utopistes, ont eu tendance à réduire ce niveau des représentations au simple reflet, le plus « juste », de la réalité urbaine, refoulant, pour le meilleur comme pour le pire, toute vision idéale – ou idéaliste – de la ville que les illusions, voire les déboires de l'utopie, qu'elle soit technique ou sociale, ont assez profondément discréditée auprès des milieux de la commande. Beaucoup de professionnels ont ainsi tendance à s'en tenir à l'écart craignant d'être contaminés par la folie de tels projets et de ne plus être crédibles, s'ils y accordaient crédit, aux yeux de beaucoup de commanditaires. Mais pour le chercheur il ne peut être question d'ignorer cette dimension car son efficace est bien plus avéré qu'on ne le pense généralement. Il s'exprime, pour partie de manière consciente, lorsqu'une forte volonté politique place ses choix dans des projets d'ambition a priori démesurée, mais aussi pour une large part de façon inconsciente, suintant par les mille pores du corps urbain, dans les fictions poétiques ou romanesques, cinématographiques et même publicitaires, mais aussi dans des projets parfois insignifiants, qui annoncent, pour un avenir mal déterminé, la généralisation d'utopies réalistes.

L'urbaniste ne peut y rester indifférent au risque de passer à côté d'évolutions de la société et de ses cadres matériels d'interaction dont les écrivains et les créateurs savent saisir avec leur sensibilité, leur intuition et leur capacité d'anticipation les infimes frémissements. Or, comme l'a bien noté Bernardo Secchi, c'est aujourd'hui dans ces interstices, que l'urbaniste conçoit le projet : « L'urbaniste, plutôt que

producteur de projets à contenu technique de qualité, est créateur d'images, de récits, de mythes. »

Cette dimension, certes, est moins l'objet de l'urbaniste, et même du chercheur dans ce champ, bien qu'il ne puisse rester indifférent, pas seulement comme intellectuel, mais aussi comme praticien, tant au cinéma, à la littérature qu'aux arts plastiques. Il lui faut aussi s'imprégner des récits et des fictions restituées de manière sensible et personnelle par ces créations pour comprendre pleinement l'épaisseur culturelle des situations sociétales et spatiales sur lesquelles il doit intervenir. Passer à côté de « L'argent fait le bonheur » de Robert Guédiguian est un oubli voire une faute pour celui qui doit réfléchir aux quartiers nord de Marseille. Cependant d'autres sont mieux placés que les enseignants-chercheurs du CIRTA pour appréhender cette production comme objet d'étude et c'est pourquoi, à l'occasion de ce colloque et dans ce volet de la culture et de l'imaginaire urbain le CIRTA s'est associé le concours du Centre Saint Laurent de l'Institut d'Etudes Politiques dirigé par la professeure Yannick Gasquy-Resch.

Notre idée est que les trois dimensions identifiées plus haut sont étroitement liées et que l'une ne va pas sans les autres. Il est dans la tradition pluridisciplinaire de l'urbanisme de ne pas isoler les différents aspects qui contribuent à l'existence de ce « quasi-objet », comme dirait Michel Serres, qu'est la ville, artefact pétri d'humanité, et en ce sens il y a dans l'urbanisme une posture éminemment systémique qui le positionne aujourd'hui, en matière d'histoire des sciences, comme « Ingenium », pour reprendre l'expression de notre collègue Jean-Louis Lemoigne, à la pointe des démarches de recherche.

Il a cependant été nécessaire pour les commodités d'organisation de ce colloque de distinguer ces trois dimensions et de leur consacrer l'attention et le temps nécessaire lors de trois demi-journées dont on retrouve dans cet ouvrage la structuration à travers les trois parties

consacrées à chacune d'entre elles. Notre volonté a été toutefois de traiter ces différents aspects de façon dialogique : l'accent mis sur tel aspect n'est là que pour souligner l'existence des autres aspects et nécessite de penser de manière systémique une réalité complexe qui ne se réduit jamais à une seule de ces dimensions.

Enfin par ce colloque le CIRTA a souhaité rapprocher les travaux conduits au sein de deux axes de son programme, les premiers sur les dynamiques urbaines, les seconds sur les politiques urbaines. La mise en parallèle des modèles nord américain et européen, portés par les développements métropolitains canadien et français, peut être d'un enseignement important, notamment en ce qui concerne les préoccupations environnementales fortement présentes dans la culture canadienne. L'imaginaire de l'espace est à cet égard non moins fondamental, dès lors qu'il nourrit les cultures, les modèles et les comportements, et l'attention qu'y porte le Centre Saint-Laurent de l'IEP d'Aix, associé à cette initiative, est susceptible de renforcer encore le regard croisé entre France et Canada qui guide ce colloque. Il ouvre également la perspective de consolidation d'un axe nouveau du CIRTA sur la question des représentations de la ville, celles qui vivent et s'expriment dans l'imaginaire social et la création, notamment filmique (l'IAR est associé au Festival « Image de ville » d'Aix-Marseille) et celles que les urbanistes produisent, en particulier avec les outils nouveaux de la simulation numérique, pour soumettre leurs projets aux commanditaires ou aux populations, axe que souhaite développer le CIRTA dans le cadre d'un programme quadriennal à venir.

Trois parties charpentent donc cet ouvrage : dynamiques urbaines, politiques urbaines, cultures urbaines. Elles sont introduites par un court texte de cadrage, suivi d'un résumé sommaire des contributions qui y figurent. Il n'est pas aisé d'assurer une orientation unifiée à un colloque et la volonté d'un initiateur/organisateur, même lorsqu'elle est animée par une intention précise, ne peut réduire à sa vision la pensée et

Métropoles en France et au Canada

l'expérience d'autres collègues répondant favorablement à sa sollicitation. Ce serait d'ailleurs un abus d'autorité qui priverait la réunion en colloque et la publication d'actes, qui constituent des genres où les écarts de conception et de ton, même à propos d'un même objet, peuvent difficilement être évités, d'une saveur inattendue. On espère que la réunion de l'ensemble des contributions des collègues sera allée dans ce sens.